

I

Pour la pensée libre, n'est-ce pas jour de fête ? Ne doit-on pas se réjouir de voir s'éloigner le cauchemar des orthodoxies et des idéocraties ? De constater la fin du marxisme obligatoire, du structuralisme arrogant, de l'antihumanisme installé, du formalisme envahissant, du Nouveau Roman terroriste ? Tous ces dinosaures n'agonisent-ils pas sous le choc d'une météorite invisible, s'écroulant dans un terrifiant silence, jetant vers le ciel noir un dernier regard vide, du fond de leur œil vitrifié ?

Or il n'y a pas vraiment de quoi se réjouir. On peut même se sentir agacé, irrité, consterné devant l'état présent des choses. Et pourquoi donc ? Pourquoi se plaindre, si des idées qu'on ne partageait pas, ou qu'on jugeait même profondément fausses et nuisibles, quittent enfin la scène ? Serait-ce qu'on les partageait sans le savoir ? Que secrètement elles nous faisaient vivre et nous accueillait comme l'air et la lumière d'un monde ? Tout jugement de valeur oublié, se prend-on à regretter de voir disparaître un morceau de sa vie ?

Nous aurions alors des nostalgies d'anciens combattants : Marx, nous n'y tenions pas tant que ça, fût-ce pour le combattre ; mais Cohn-Bendit ! C'est toute notre jeunesse ! Mai 1968, la Sorbonne, Sartre *redivivus*, les Katangais, l'Imagination guidant le peuple étudiantin sur les barricades... À cette époque, on a beau dire, les jeunes savaient s'amuser — pardon, faire la Révolution. Ah, Barthes-Lacan-Foucault-Lévi-Strauss, leurs belles et glaciales envolées sur la mort de l'homme ! L'étonnante honte qu'on avait à parler d'âme et d'amour, même quand on jouissait du prestige d'un Mauriac ! Ah le Nouveau Roman, les ironies faunesques de Robbe-Grillet, le terrorisme de la Structure, la forclusion du roman-romanesque, la gloire des tropismes et des cafetières, les élégances redoutables de l'antihumanisme, le refus sophistiqué d'être dupe... Tandis que les temps nouveaux, avec leur retour de moralisme, leurs Kristevas sentimentales, leurs Sollers chantant *Dallas* après Mao-Tsé-Toung et priant devant le cadavre de Barthes ; avec leurs romans psychologisants, leur musique néotonale et leur peinture néofigurative ! Avec leur individu, leurs pèlerinages aux sources du capitalisme libéral, leur âme immortelle, leurs convertis à l'islam, leurs communautés charismatiques, dont la seule idée eût fait crever de rire, naguère

encore, n'importe quel étudiant de première année ! Réveille-toi, Voltaire, ils sont devenus niais !

Nul n'aime perdre son passé, nul n'aime enterrer ses vieux ennemis, c'est vrai. Mais si l'on peut se sentir mécontent de l'évolution d'aujourd'hui sans avoir aimé la situation passée, c'est pour une raison qui touche moins les idées elles-mêmes que la façon dont on en a changé. Si l'on se montre profondément insatisfait de constater la mort des dinosaures, c'est que personne ne semble trop se soucier de décrire au moins la nature du cataclysme qui les a détruits si brutalement. Eh quoi ? Les idées seraient-elles aussi obtuses que des météorites ? Si des idées nouvelles triomphent des anciennes, sont-elles donc capables de nous dire pourquoi ? Ne devrait-on pas lire dans tous nos journaux, à journée faite, d'éclatantes démonstrations de l'infériorité intellectuelle et des déficiences rationnelles des anciennes idéologies agonisantes ?

Sans doute, toutes les idées sont mortelles, comme les civilisations. L'étrange ou l'inquiétant n'est pas que les idées changent. Ce serait plutôt qu'on n'en change pas, et que le monde cesse toute évolution. Vive, donc, le changement. Mais pourquoi si vite ? Pourquoi sans discussion réelle ? Pourquoi les évidences d'hier deviennent-elles, le temps d'un mur écroulé, d'une statue renversée, les aberrations d'aujourd'hui ? Pourquoi tout oublier quand on n'a rien dépassé ? Toutes les grandes idées des années soixante sont ainsi deux fois mortes : elles ont cessé de régner, et leur règne est oublié. Oublié les débats qu'elles ont suscités, les passions qu'elles ont soulevées, les morts qu'elles ont causés. Comme si l'on avait honte. Non, l'on n'a même pas honte. On oublie, c'est tout.

Bien sûr, il est venu des réalistes pour nous expliquer que si l'idée communiste est morte en si peu de temps, c'est que les « faits » l'ont démentie. L'échec d'un système économique entraîne le discrédit des thèses philosophiques sur lesquelles ce système s'appuyait. Est-ce vraiment si simple ? Ces mêmes réalistes sont les premiers à proclamer que le système communiste n'a jamais fonctionné, au grand jamais. Mais alors, pourquoi ne s'effondre-t-il qu'aujourd'hui ?

Et s'il existait un phénomène d'usure idéologique, de fatigue des idées ? Et si nous étions gouvernés par d'irrépressibles mouvements de type naturel plus qu'intellectuel ? On en vient, devant la rapidité de la disparition des dinosaures, et surtout devant l'indifférence que cette disparition suscite, à se demander si les idées ne seraient pas mortelles comme les civilisations de

Spengler, c'est-à-dire comme des végétaux. Bref, sommes-nous des êtres de pensée réfléchie, libre et volontaire, ou de mouvement incontrôlable, instinctif, subissant tout bêtement, comme tous les vivants, le flux et le reflux de la vie et de la mort ?

Ce phénomène irrationnel, cette apparition-disparition dont la raison demeure impuissante à rendre compte, se manifeste avec encore plus d'éclat si nous nous éloignons du monde historico-politique pour aborder les rivages de l'éthique ou de l'esthétique. Qu'est-ce qui de nos jours *explique* la fin de l'anti-humanisme et du Nouveau Roman, le déclin de la musique atonale et de la peinture non-figurative ? Voit-on qu'aujourd'hui la musique néo-tonale, la peinture figurative ou le nouvel humanisme apporte la preuve décisive, illuminante, convaincante pour le cœur et l'esprit, que ces façons de voir et de penser ne valaient rien ?

Certes, nous quittons ici le monde des « idées » pour celui des « goûts » ou des choix. Et dans ce monde-ci, les changements ne sont pas jugés comme des progrès ou des régressions au même titre qu'ils le sont dans le monde des idées. Le néo-tonalisme succède à l'atonalisme sans que l'atonalisme ait été « réfuté » pour autant : quoi de plus naturel ? Mais l'aspect troublant de la chose est qu'en notre siècle, les théories esthétiques censées légitimer ou rationaliser les formes d'art de la modernité donnaient une place fondamentale aux idées, et singulièrement à l'idée de progrès : la peinture figurative ou la musique tonale étaient *réactionnaires*. Confusion ? Peut-être. Sans doute. Mais si l'on croyait au progrès au point de le décréter jusque dans les goûts et les couleurs, on tombe aujourd'hui dans l'autre extrême : on semble si peu croire au progrès que, dans le domaine même de l'intellect et de l'esprit, une idée remplace l'autre sans l'avoir réfutée, comme un style succède à l'autre dans la mode vestimentaire.

J'ai commencé par me plaindre qu'on ne prenne pas la peine d'enterrer le marxisme, le structuralisme ou la musique sérielle. Mais ce fait n'est qu'un symptôme ; il en cache un autre, beaucoup plus grave en somme : le sens et la valeur mêmes qu'on attribue aux idées, y compris à celles qui triomphent, est peut-être en train de changer. Leur fécondité supposée, les changements qu'elles prétendaient instaurer dans le réel, et la perception que nous en avons naguère, n'étaient-elles pas tributaires d'une vision implicitement *progressiste* du monde, vision qui précisément se voit aujourd'hui mise en cause ? Que signifie, pour les idées, rompre avec l'idée d'un progrès dans les idées ! ?

A cause même de la facilité dérisoire avec laquelle les idées

d'hier ont été balayées, on n'en est donc plus seulement à réfléchir sur les sautes de leur histoire et les amnésies dont nous sommes victimes ; on est contraint de se demander sérieusement s'il existe, pour les idées, une histoire sensée, et si les derniers bouleversements auxquels nous assistons ne marquent pas une rupture complète, très lourde de conséquences, avec le concept même de mouvement progressif vers le sens, ou de *changement sensé*.

II

Et l'évolution de la mode intellectuelle, cette petite histoire des idées, n'est-elle pas irrémédiablement liée à la grande ? Est-elle si différente de la grande ? N'y a-t-il pas « mode » dès lors que le changement représente la valeur fondamentale, incontestée, impensée, de la vie de l'esprit ? Comment savoir ce qui, dans les idées, est passible de la sociologie, et ce qui relève de la philosophie ? Comment faire le départ entre le changement substantiel, maîtrisé, le *changement de l'être*, et le changement extrinsèque, superficiel, causé par les modifications de l'air du temps, les nouveaux « vents de doctrine », le *changement du paraître* ? Cette dernière question n'est-elle pas mal posée, et ne faudrait-il pas formuler une interrogation plus radicale, qui se rattache à la vieille question grecque, contemporaine, comme par hasard, des débuts de la philosophie : le changement n'affecte-t-il pas le seul paraître ? L'être peut-il changer tout en restant l'être ?

L'explication purement sociologique est tentante, mais elle atteint vite ses limites : soit l'homo intellectualis contemporain. Il n'est plus marxiste, mais il croit aux « droits de l'homme » et doute que la peinture doive être à tout prix non figurative. Admettons que la seule cause de ce changement soit dans l'air du temps : le « petit » intellectuel se mettrait à penser ainsi parce que les « grands » le font depuis quelques années. Mais ces derniers, pourquoi changent-ils leur fusil d'épaule ? Parce que de très grands intellectuels l'ont fait avant eux ? Ou bien par lassitude, par soif de nouveauté ? Sous la pression des « faits » ? Par un obscur « retour de balancier » ? Le problème, ainsi posé, reste entier.

L'expression même de *mode intellectuelle* est souvent adéquate, malheureusement. Mais elle risque de nous égarer. En effet, la mode, qui apparaît comme le changement par excellence, est en réalité le contraire même du changement. La mode, dans le

domaine vestimentaire en particulier, c'est l'éternel retour du même, le flux et le reflux, le cycle perpétuel : les jupes raccourcissent, atteignent le minimum tolérable, rallongent jusqu'à traîner par terre, et tout recommence. La mode, on le sait bien, ne vit que de changement, mais avec elle on se baigne toujours dans le même fleuve. La mode existe pour nous faire éprouver les délices de l'altérité dans les délices plus grandes encore de l'identité. On voyage sur place, on fait le tour de sa chambre ou de son salon, et l'on est heureux. Phénomène inconscient, impensé, y compris chez la plupart de ceux qui le provoquent ou l'exploitent.

Tout autre devrait être le changement des idées, lesquelles, par définition, sont censées relever du conscient et du pensé. Quand Aristote s'écrie : *amicus Plato sed magis amica veritas*, il entend bien que sa philosophie ne s'oppose pas à la précédente pour varier les plaisirs philosophiques, mais dans l'espoir d'approcher davantage une vérité parfaite. Changement voulu, changement orienté, et qui, a priori, ne nous fait pas remettre nos pas dans les pas d'une idée ancienne (même si, jusqu'à la Renaissance comprise, l'ancienneté fut synonyme de vérité ; mais si l'on changeait alors, c'était pour mieux retrouver, *consciemment*, l'immobilité du Vrai ; ce n'était pas par bougeotte).

Les changements d'idées, aujourd'hui comme hier, sont donc censés relever d'une décision suprêmement consciente. Si ce n'est pas le cas, s'il s'agit de mode intellectuelle, il faut savoir alors que les victimes du phénomène n'obéissent pas au désir de changement, mais bien au besoin d'identité, à la fascination impensée de l'Éternel Retour. Et qu'en ce sens, la mode intellectuelle n'est pas un parasite de la vraie vie de l'esprit, mais son exact contraire. Celui qui change ses idées parce que tout le monde, autour de lui, pense ainsi et ainsi, exactement comme la femme qui ne saurait porter une robe courte quand toutes les femmes portent des robes longues, celui-là, croyant changer, croyant progresser, ne fait que glisser voluptueusement dans l'Éternel Retour de l'Impensé.

Je ne suis pas en train de dire que le seul vrai penseur est celui qui habille son esprit au rebours de la mode en vigueur, et qu'il suffit de prendre le contre-pied de la doxa pour atteindre au vrai. Cette attitude ne serait qu'une façon plus retorse est plus voyante encore de suivre la mode. Je ne dis même pas qu'une idée ne vaut qu'intempestive. Simplement, le vrai changement est la chose la plus difficile du monde, et, bien souvent, n'est que le masque de l'identité, de l'immobilité.

Première conclusion provisoire : notre Occident, patrie du changement, (patrie de l'Autre, du progrès, du futur) paie très cher cette transgression du Même et de l'Identité : ceux-ci, chassés par la porte, reviennent par la fenêtre, et la part de nous-mêmes qui crie après l'Éternel Retour et l'Immobile Certitude est beaucoup plus encombrante, beaucoup plus exigeante que nous n'avons voulu le croire. N'avons-nous pas travesti le changement dans la mode, pour nous laisser croire que nous progressions tout en nous donnant les assurances et les délices inégalables de l'immobilité ? Et ne faudrait-il pas repenser l'idée de progrès, non pour douter de ses accomplissements, mais pour nous demander si c'est réellement notre idée ? Changer : est-ce viable, est-ce supportable ? Et qu'est-ce que cela veut dire ?

Le monde change, la science est en marche, la pensée évolue, les générations se suivent et ne se ressemblent pas, les empires sont mortels, bref, « tout coule ». Mais ce constat ne suffit pas à garantir que l'Être s'identifie au Devenir. Encore faut-il prouver que le mouvement qui sans cesse agite les hommes et les choses n'est pas un effet de surface. Et, comme nul ne l'ignore, la plupart des interprétations du monde, de l'Inde à Parménide et du platonisme aux mythes amazoniens, relègue le mouvement, si universel soit-il, dans le domaine des apparences, et considère que l'Être est ce qui demeure. À vrai dire nous sommes tous, dans un premier temps, parménidiens : nous identifions l'Être à l'immobilité, à la permanence. Pour être il faut être tranquille ; on ne fait pas de bonnes photos d'un Réel qui bouge tout le temps.

Il a fallu attendre le christianisme, puis la Renaissance, puis Hegel et ses descendants spirituels pour que le Devenir assume les prestiges et les vertus de l'Être. Et encore : il le pouvait parce qu'il était orienté ; il nous conduisait, à travers le temps, vers un mieux-Être, vers un point oméga, une pleine présence de l'Esprit à lui-même. Bref, le Devenir n'a conquis de dignité qu'au prix de retracer et d'incarner la consolidation progressive de l'Être. Le progrès ne put être que mouvement vers une immobilité plus éminente, et le temps, une construction, pierre à pierre, de l'éternité.

Sauf dans la modernité récente. Et Marx, en cette affaire, joue un rôle premier : certes il postule, lui aussi, que le monde, après la Révolution, l'installation de la dictature du prolétariat et le dépérissement de l'État, va conquérir une forme de stabilité, achèvement serein de l'Histoire des corps souffrants, comme

Hegel concevait l'achèvement de l'Histoire de l'Esprit conquérant. En ce sens, Marx reste un penseur de l'Être, un sectateur de l'Immobile. D'un autre côté cet état futur, n'étant pas d'ordre ontologique mais politico-social, ne peut vraiment plus être conçu comme une sorte d'Essence préexistante, d'Être inéluctable. L'Être visé devient un pari, un espoir, un devoir, mais on ne peut plus dire qu'il soit donné d'avance. Aller vers lui, c'est vraiment aller vers l'inconnu. Et le Mouvement, alors, pour la première fois peut-être, hérite de toutes les responsabilités ontologiques qui naguère pesaient sur les larges épaules de l'Être immobile.

Évidemment, Marx n'est pas seul « responsable » du phénomène. Chez les philosophes, Nietzsche répond même beaucoup mieux à l'idée qu'on se fait du fossoyeur de l'Être. Nietzsche qui débusque le règne universel du platonisme dans la pensée occidentale, et chante un Devenir « innocent » d'Être (qu'il en vienne, ce faisant, à l'intuition de l'Éternel Retour, c'est-à-dire d'une stabilité réaffirmée, c'est un paradoxe qui mérite réflexion).

Chez les poètes, Baudelaire conçoit d'aller « au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau ». Désir d'autant plus remarquable que ce poète, par ailleurs, se signale par un platonisme profond et conséquent. Puis ce sera Mallarmé, ouvrant l'ère du Livre « à venir ». Dans les arts plastiques, l'abandon de la mimésis, donc, notamment, l'apparition de l'abstraction, est une façon plus éloquente encore de ne plus apercevoir, dans la distance intérieure, un Être achevé qui déjà nous attendrait, et que le mouvement pictural permettrait de rejoindre. En musique, le système tonal, avec sa conclusion sur la tonique (système sans doute « culturel » et non point « ontologique » aux yeux de l'historien) a signifié pour les âmes d'Occident l'accès à l'Être accompli, après l'aventure mouvementée des mélodies et des modulations. L'abandon de ce système, au début du siècle, marque donc lui aussi la fin de l'Être. Toutes les œuvres musicales tonales connaissent en quelque manière leur fin, comme les âmes humaines. Désormais ce n'est plus le cas. Nous avançons sans savoir où, nous créons nos lieux, nous ne sommes plus que Devenir.